LE SOLDAT PRUSSIEN,

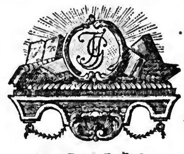
COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Traduite de l'Allemand, par M. BERQUIN, et arrangée pour la Scène Françoise,

PAR M. DUMANIANT;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Palais-Royal, le premier Décembre, 1789.





A PARIS,

Chez GUILLOT, Imprimeur, Libraire de MONSIEUR; rue des Bernardins, vis-à-vis Saint-Nicolas du Chardonnet.

M. DCC. XC.

Personnages.	*Acteurs.*
MARCEL,	M. Duval.
GENEVIÈVE,	Mlle Germain.
GEORGES, *Soldat, leur fils,*	M. Saint-Clair.
THOMAS, *frère de Marcel,*	M. Dumaniant.
MAGDELEINE, *amante de Georges,*	Mlle Tabraire aînée.
LE BAILLY,	M. Genest.
UN COLONEL,	M. Chatillon.
UN CAPITAINE,	M. Valois.
UN FOURRIER,	M. Fleury.
PLUET, *cadet,*	M. Beaulieu.
LA TERREUR, *Soldat,*	M. Michot.
LE GEOLIER,	M. Baroteau.

(Les deux premières Scènes se passent dans la maison de Marcel, qui est située dans un Village de l'Allemagne, et la dernière Scène, dans la prison.)

LE SOLDAT PRUSSIEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL.

TROIS Soldats à loger ?

GENEVIÈVE.

Pour deux nuits ; voici le billet.

MARCEL.

Allons, ma femme, il faudra les recevoir de notre mieux.

GENEVIÉVE.

Comme si c'étoit notre fils, notre pauvre Georges.

MARCEL.

D'autres lui rendront ce que nous faisons pour ceux-ci.

GENEVIÈVE.

J'ai rangé la maison. Je leur ai préparé notre lit, et celui de Magdelaine. Nous nous retirerons dans la grange ; nous passerons ces deux nuits comme nous pourrons.

MARCEL.

Il ne faut pas qu'ils s'apperçoivent de notre indigence.

GENEVIÈVE.

Autrefois nous aurions pu les régaler.

MARCEL.

Nous leur offrirons de bon cœur le peu que nous avons. Les Soldats ne sont pas difficiles. Ils sont bons en général, et ils ne se montrent méchants qu'envers les riches qui ont le cœur dur.

GENEVIÈVE.

Comme notre Bailly, par exemple ; c'est par vindication qu'il en a mis trois à loger chez nous.

MARCEL.

Il s'est bien trompé, s'il a cru nous faire de la peine. Les Soldats qui nous défendent contre nos ennemis, qui nous protègent dans nos foyers contre les insultes des pervers, sont toujours les bien-venus chez leurs frères. Ils veillent pour nous, ces braves gens, quand nous dormons tranquilles, et c'est bien le moins que nous les récompensions par l'amitié, des fatigues et des dangers

auxquels ils s'exposent pour le Roi et pour la Patrie.

GENEVIÈVE.

Je gagerois bien que tant qu'ils seront ici, il ne viendra pas nous menacer de nous chasser de notre chaumière.

MARCEL.

Oh! il en seroit bien capable, il est méchant et fier de sa place. Il croiroit leur commander comme à des recors.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, MARCEL, LA TERREUR, FLUET, *avec armes et sacs.*

LA TERREUR.

SALUT et santé, bonnes gens; je vous amène des hôtes; nous sommes bien ici chez le père Marcel?

MARCEL.

Oui, Monsieur.

GENEVIÈVE.

On auroit pu vous placer chez des gens plus à l'aise, et en état de vous mieux recevoir; mais c'est avec plaisir et de bon

cœur, que nous vous offrons l'hospitalité.

LA TERREUR.

Ne vous gênez pas pour nous, la bonne mère ; un abri, c'est tout ce que nous vous demandons. Nous sommes accoutumés à tenir peu de place ; allons ; M. Fluet, mettez-vous à votre aise. (*ils posent sur la table, leurs sabres, fourniments et leurs sacs.*)

FLUET, *d'un ton pleureur.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je suis trempé de la tête aux pieds, et j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Notre Colonel n'a pas de conscience de nous faire marcher par le tems qu'il fait...... Si maman savoit cela...... Mais patience! je porterai mes plaintes.

LA TERREUR.

Monsieur ne voudroit être Soldat que lorsqu'il fait beau. Bon! ce n'est encore rien. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

FLUET.

Je n'y tiens plus! je suis cadet, moi ; je n'irai pas me sacrifier à traverser des marais, à pied, comme un Soldat. Si nous marchons après-demain, et qu'il fasse le même tems, je prendrai, pour mon argent, un cabriolet, et je me ferai voiturer.

LA TERREUR.

Ah! bien, oui, on vous laissera faire. Croyez-

vous être le seul qui ait de l'argent ; il y en a d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis. Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des voitures. Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé, comme vous l'êtes; il vous faudra monter la garde ; le tour revient souvent, quand on est en campagne.

FLUET, *pleurant.*

Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

LA TERREUR.

Fi donc ! pleurer ! un Soldat doit rire encore tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

FLUET.

Et toute ma frisure qui est défaite.

LA TERREUR.

Ah ! voilà ce qui s'appelle un grand malheur.

FLUET.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs ; allons, vieux rustre, fais donc du feu.

LA TERREUR.

C'est un brave homme, Monsieur le Cadet ; il a plus soin de votre santé que vous ne pensez : si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous pourriez attrapper un rhûme.

FLUET.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la votre. Il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils..... Feras-tu du feu, maudit paysan?

MARCEL.

Je vais couper un fagot à la haye de notre jardin.

FLUET.

Couper un fagot ! ça va être long comme tout...

MARCEL.

Soyez tranquille, ce sera l'ouvrage d'un moment.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

MAINTENANT, la bonne mère, songeons au dîner ; où est la cuisine?

GENEVIÈVE.

Hélas! mon bon Monsieur, vous ne la trouverez pas trop bien fournie.

FLUET.

Vous ne faites donc pas de provisions, vous autres?

GENEVIÈVE.

Notre travail de chaque jour fournit à notre subsistance, et nous vivons de peu.

FLUET.

Ce n'est pas comme cela chez ma belle maman. Elle avoit bien raison de me dire : tu veux porter l'uniforme, tu veux aller à la guerre ; tu verras, tu verras. Il n'y a donc rien ici, absolument rien ?

GENEVIÈVE.

Pardonnez-moi, mon bon Monsieur ; nous avons quelques œufs.

FLUET.

Vous avez donc des poules ?

GENEVIÈVE.

Une couple et un coq.

FLUET.

Passe pour cela, si vos poules sont grasses.

LA TERREUR.

On va vous en faire une fricassée, n'est-ce pas ?

FLUET.

Eh ! mais.

GENEVIÈVE.

Ah ! je vous les offre de bon cœur.

FLUET.

Je ne suis plus si fâché.

LA TERREUR.

Arrêtez donc, la bonne mère !

FLUET.

Eh ! laissez donc, la Terreur !

LA TERREUR.

Fi donc ! Ne rougissez-vous pas de la proposition que vous faites à ces bonnes gens, de l'unique ressource qui leur reste ?

FLUET.

Deux poules : une belle ressource !

LA TERREUR.

Elles font leur richesse. Vous n'avez pas appris dans vos appartemens parquetés, à respecter la propriété des pauvres : le devoir d'un vrai Soldat, est de le protéger, de l'aider même, quand il est assez heureux pour en trouver l'occasion.

FLUET.

Avec tous ces beaux raisonnemens-là, je me passerai de dîner.

LA TERREUR.

Non, cela ne seroit pas juste, et ce n'est pas mon avis ; c'est à nous, au contraire, à régaler ces bonnes gens. Ils fourniront le couvert ; je ferai la cuisine, et vous qui avez de l'argent, vous paierez le fricot.

FLUET.

Il est bon, lui ! je ne suis pas venu ici pour régaler ces gens-là.

LA TERREUR.

Allons, allons ; Cadet, lachez la mesure.

FLUET.

Mais....

LA TERREUR.

Ne vous faites donc pas tirer l'oreille. Voulez-vous dîner?

FLUET, *sortant un écu.*

Allons donc.

LA TERREUR.

Pourquoi faire les choses de mauvaise grace?

FLUET.

Vous me rendrez mon reste?

LA TERREUR.

Ah! bien, oui: comptez là-dessus. Courez, la mère, chez le boucher, le boulanger, le marchand de vin: n'épargnez rien.

FLUET.

Oui, c'est moi qui paye.

GENEVIÈVE.

J'y cours; ce sera bientôt fait. Je trouverai tout ce que vous demandez chez le cabaretier, mon voisin. Ah! si ce jeune Monsieur vous fréquente pendant quelque-tems, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds.

SCÈNE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

EH! bien, Monsieur le Cadet, n'êtes-vous pas enchanté d'avoir trouvé le moyen de faire une si bonne action, à si peu de frais?

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour les autres; mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux!

FLUET.

Rien pour rien, m'a-t-il dit; ne paye que ce qu'on fera pour toi, et tâche toujours d'avoir à bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver du gout à rien aujourd'hui, si cela eût pu coûter la moindre chose à ces bons paysans.

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche, puisque vous vous occupez de toutes ces misères.

LA TERREUR.

Jeune homme, la fortune change. Vous faites un métier où l'on éprouve souvent des revers, et vous réclamerez peut-être un jour, la pitié de ceux que vous dédaignez à présent.

FLUET.

Vous n'avez jamais que des sottises à me dire.

LA TERREUR.

Voilà comme les gens de votre espèce accueillent la vérité, lorsqu'on ose la leur faire entendre. Patience! Vous êtes à une bonne école; vos camarades ne vous gâteront pas comme votre maman.

SCÈNE V.

LA TERREUR, GENEVIÈVE, MARCEL, FLUET.

GENEVIÈVE, *portant un panier.*

VOILA des provisions.

MARCEL, *portant un fagot.*

Et voilà de quoi les faire cuire.

LA TERREUR.

Eh bien! père, êtes-vous mécontent de vos hôtes?

MARCEL.

Vous nous traitez comme vos frères, vos amis.

LA TERREUR.

Nous le sommes, et le serons toujours.

MARCEL.

J'aime les Soldats; mon fils l'est aussi.

LA TERREUR,

Ah! ah! et dans quel Régiment?

MARCEL.

Dans le Régiment de Brunsvick.

LA TERREUR, *avec étonnement.*

Et comment se nomme-t-il?

GENEVIÈVE.

— Georges-Marcel. Dieu sait s'il vit encore; il y a bien long-tems que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

MARCEL.

Est-ce que vous le connoissez, mon cher Monsieur?

LA TERREUR, *avec embarras.*

Je ne sais guère; mais il seroit dommage qu'il fût mort, puisqu'il a de si bons parens.

GENEVIÈVE.

Ah! ce n'est pas une raison; les braves

gens sont souvent les premiers que les malheurs affligent. Et cependant notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

FLUET.

Oh! oui vraiment, un Soldat vous serviroit de beaucoup.

LA TERREUR.

Eh! qu'en savez-vous pour le dire? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur... A ça; dépêchons-nous de tout apprêter. Le troisième hôte qui doit loger chez vous, est un peu dur; si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

GENEVIÈVE.

Je me repose sur vous, mon cher Monsieur, vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

LA TERREUR.

Ah! il ne se laisse pas mener par des paroles. C'est mon supérieur, mon Caporal; je ne lui parle pas comme je voudrois.

MARCEL.

Comment, un Officier chez nous?

LA TERREUR.

Quand je dis un Officier, il lui faut encore un grade, ou deux; mais il y montera; il a eu quelques ordres à donner à la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici.

FLUET.

Mais faites donc du feu! Ah! mon Dieu! que ces gens-là aiment à parler!

GENEVIÈVE.

Portons tout cela dans l'autre chambre.

SCÈNE VI.

LA TERREUR, GENEVIÈVE, GEORGES, MARCEL, FLUET.

GEORGE.

ALLONS, allons, vite à dîner.

MARCEL.

Hélas! Monsieur, nous n'avons rien de prêt encore,

GEORGES.

A quoi, diantre, vous amusez-vous donc?

GENEVIÈVE, *à la Terreur.*

Parlez-lui, je vous prie, pour qu'il ne se fâche pas.

LA TERREUR.

Finis ce badinage, et tire-les de peine. Bonne mère, regardez-le bien.

GEORGES.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas?

MARCEL.

MARCEL.

Ma femme, ton cœur ne te dit-il rien?

GENEVIÈVE.

O mon Dieu! seroit-ce lui?

GEORGES.

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère; quel plaisir de vous revoir, mes chers parens!

MARCEL.

Est-il bien possible! mon fils! ah! sois le bien-venu mille fois!

GENEVIÈVE.

Je te revois donc avant de mourir! la joie ne me laisse pas respirer.

FLUET.

A présent que voilà cet autre, on ne fera pas du feu d'une heure.

GENEVIÈVE.

Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez.

LA TERREUR.

Et c'est bien vrai aussi. Il n'en restera pas là, je vous en réponds. Mais pourquoi ne m'avoir pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village?

GEORGES.

Camarade, je voulois jouir de la surprise de mes bons parens.

LA TERREUR.

Je ne t'en veux point de ta discrétion; mais, au moins, tu dois me savoir gré de la mienne; car il ne tenoit qu'à moi de trahir ton secret.

FLUET.

Ils ne prènent pas garde à moi seulement.

GENEVIÈVE.

Combien resteras-tu avec nous?

GEORGES.

Trois jours, ma mère; nous faisons double séjour ici.

MARCEL.

Ah! tant mieux, mon cher fils; c'est bon: nous aurons le tems de nous dire bien des choses.

FLUET.

Oui, oui, vous aurez le tems; mais vous oubliez que, pendant que vous jasez, je gêle.

LA TERREUR.

Quand vous seriez à demi gêlé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer.

FLUET.

Il est bon, lui!

LA TERREUR.

Mais vous n'êtes pas fait pour la sentir. Laissons-les ensemble, prenez ce fagot, et

allons à la cuisine. Pendant que je battrai le briquet et que je ferai le feu, vous épelucherez les herbes.

FLUET,

Moi épelucher des herbes!

LA TERREUR.

Pauvre petit! vous voilà bien malade! Croyez-vous que je sois votre domestique? Vous n'êtes pas plus que moi ici. Vous avez voulu être soldat ; il faut faire comme les autres.

FLUET, *prenant le fagot.*

J'écrirai tout cela à ma belle maman. Comme ça va la faire pleurer, quand elle saura comme on traite Mimi!

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, GEORGES, MARCEL.

GEORGES.

VOUS vous portez bien, mes chers parens? Rien ne manque plus à ma joye, que de voir auprès de vous ma chère Magdelaine.

GENEVIÈVE.

Elle t'aime toujours.

MARCEL.

Elle est orpheline, elle a perdu sa mère.

GEORGES.

Que fait-elle à présent? Est-elle heureuse?

GENEVIÈVE.

Elle demeure avec nous; elle partage notre mauvaise fortune, elle l'adoucit par son travail. Elle est en journée chez une couturière, et tout ce qu'elle gagne, elle nous le donne, sans vouloir, presque jamais, en garder rien pour elle.

GEORGES.

Je la reconnois bien-là!

MARCEL.

On lui a proposé plusieurs partis, elle n'en a voulu accepter aucun; et c'est autant par attachement pour nous, que par l'amour qu'elle a pour toi. Sans ses soins, sans ses généreux secours, nous serions bien plus à plaindre encore.

GEORGES.

Votre situation n'est donc pas heureuse? Cependant, quand je suis parti, vous étiez dans une honnête aisance; comment votre sort a-t-il pu changer ainsi?

MARCEL.

Tu as raison de t'en étonner. Notre petite ferme étoit pourvue de bétail; nous avions toujours une année de récolte en

avance pour nos besoins et ceux des malheureux; mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer, dès que nous t'eûmes perdu. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir mes terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue, pour nous aider. Il vint de mauvaises années ; nous fîmes des dettes ; et depuis trois ans, nous avons tout fondu.

GENEVIÈVE.

Nous sommes en arrière de trente écus envers le Seigneur du village. Il nous est impossible de les payer, et chaque jour, nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière.

MARCEL.

Après avoir travaillé toute notre vie, nous allons être errans et sans asile dans notre vieillesse; et nous ne serions pas si à plaindre que nous sommes, si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous persécuter.

GEORGES.

Juste ciel! devois-je m'attendre de vous trouver dans une pareille situation! Et qui sont donc les méchans qui peuvent vous persécuter?

MARCEL.

Le Bailli seul, mon fils. Il nout hait, il a juré notre perte. Cependant nous ne lui avons jamais fait aucun mal, que d'avoir témoigné contre lui dans une affaire, où il étoit impossible de mentir à notre conscience et à la justice. S'il ne t'avoit pas fait Soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien.

GEORGES.

Ce n'est pas la faute du Bailli si le sort m'est tombé.

GENEVIÈVE.

Tu le crois, mon fils. Apprens que c'étoit une tromperie de sa part. C'étoit au fils aîné d'Antoine à marcher à ta place. Le Bailli, à prix d'or, gagna le Sergent de milice; il la déclaré en mourant.

SCÈNE VIII.

FLUET, GENEVIÈVE, GEORGES, MARCEL.

FLUET, *avec une servïète en tablier.*

MADAME, Madame, voudriez-vous bien me dire où vous mettez votre sel et votre poi-

vre? On ne trouve rien dans cette maison; il n'y a pas même de couteau de cuisine: j'ai été obligé de racler les navets avec mon sabre, comme quoi je me suis coupé.

GENEVIÉVE.

Je vais vous montrer tout cela, mon cher Monsieur.

FLUET.

Le dîner sera bientôt prêt; allez, la Terreur fait la cuisine, que c'est un plaisir.

SCÈNE IX.

GEORGES, MARCEL.

GEORGES.

Ce que vous venez de m'apprendre me déchire le cœur. Vous n'avez donc pas d'amis?

MARCEL.

Ton oncle Thomas fait tout ce qu'il peut pour nous aider; mais mon pauvre frère n'est guère plus à l'aise que moi; le même sort le menace, et le Bailli va lui retirer sa ferme, parce qu'il ne peut acquitter le terme échu.

GEORGES.

Mais comment le Seigneur du village peut-

il être si impitoyable, que de vous menacer de vous laisser sans asile, au milieu d'une saison rigoureuse, pour trente écus que vous lui devez?

MARCEL.

Voilà ce qui arrive, mon ami, quand les Seigneurs ne viennent jamais sur leurs terres. Le nôtre, occupé de ses plaisirs dans la Capitale, ne s'embarrasse guère de ses malheureux vassaux. Il lui faut de l'argent pour ses folles dissipations. Le Bailli, chargé du recouvrement de ses deniers, lui fait la cour en n'accordant jamais le moindre délai pour les paiemens. Il nous fait un crime des pertes, des mauvaises récoltes, des fleaux du ciel. Aussi tous les fermiers que tu connoissois, ont disparu. Ils ont été remplacés par d'autres, que l'espoir du gain avoit attirés, mais qu'il chassera bientôt à leur tour. C'est l'ennemi des pauvres et des gens de bien. Il est sans pitié et sans humanité, et tu seras sans doute témoin aujourd'hui de son attachement à nous poursuivre. C'est aujourd'hui le dernier jour de répit qu'il nous a donné, pour satisfaire à notre créance.

GEORGES.

Mon père, l'injustice a son terme, comme les autres calamités. Il vient un tems où le pauvre ose faire entendre ses plaintes, où elles sont écoutées, et où les oppresseurs gémissent à leur tour. Je parlerai au Bailli,

MARCEL.

Que tu le connois peu!

GEORGES.

S'il dédaigne de se rendre à mes prières, aux raisons que je lui donnerai, je prierai mon Fourrier de vous dresser un mémoire pour le Roi, qui couche à une demi-lieue d'ici; vous irez lui porter votre placet, et vous en obtiendrez justice.

MARCEL.

Moi! oser parler au Roi!

GEORGES.

Il est le père de son peuple, c'est le titre le plus cher à son cœur. Il vous accueillira avec bonté, il vous écoutera, vous exaucera. Je pourrois vous citer cent traits de son humanité, de sa bienfaisance. Aussi chacun l'adore et donneroit sa vie pour prolonger la sienne.

MARCEL.

Puisque le sort le conduit en ce séjour, puisse-t-il n'en jamais sortir! tous nos malheurs finiroient.... Je vois venir quelqu'un qui ne s'attend pas à te trouver ici.

GEORGES.

C'est ma chère Magdelaine!

MARCEL.

Ne dis rien. Voyons si elle te reconnoîtra.

SCÈNE X.

GEORGES, MARCEL, MAGDELAINE.

MAGDELAINE.

MONSIEUR Marcel, où est votre femme? Ah! vous êtes avec quelqu'un!

MARCEL.

Approche, approche, mon enfant, un Soldat te fait peur?

MAGDELAINE.

Non, Monsieur Marcel, mais je vais auprès de votre femme.

GEORGES.

Quelle modestie! Qu'elle est belle!

MARCEL.

Approche sans crainte. Ce Monsieur vient nous donner des nouvelles de Georges.

MAGDELAINE.

De votre fils?

GEORGES, *à part.*

Je ne puis me contenir. (*haut*) Oui, ma belle enfant, il vous aime toujours; il m'a chargé de vous le dire.

MAGDELAINE.

Quelle voix! Je suis toute saisie!

GEORGES.

Ma chère Magdelaine!

MAGDELAINE.

C'est vous, Georges?

MARCEL.

Embrassez-vous, mes enfans.

GEORGES.

Magdelaine!

MARCEL.

Allons, ma fille, embrasse-le. C'est mon fils, c'est ton frère à présent: un jour, si le ciel le permet, il sera ton époux.

MAGDELAINE.

Ah! Georges! je n'espérois pas vous revoir sitôt. Méchant! pourquoi ne pas nous prévenir? Vos bons parens! combien ils doivent être joyeux! ils vous aiment si tendrement!

GEORGES,

Mon cœur se partage entre vous trois. Mais vous, bonne Magdelaine, vous qui leur prodiguez les soins les plus tendres, qui leur sacrifiez votre jeunesse et votre bonheur en partageant leur mauvaise fortune, comment vous exprimer ma reconnoissance? votre conduite est au-dessus de tout éloge.

MAGDELAINE.

Il n'y a rien là, qui doive vous surprendre, Georges : si ma mère que vous aimiez bien, n'eût eu que vous pour appui, l'auriez-vous abandonnée ?

GEORGES.

Oh ! non sans doute.

MAGDELAINE.

Je n'ai donc fait que mon devoir ; il n'y a pas là de mérite.

MARCEL.

Les pauvres enfans ! comme ils s'aiment ! Et il faudra encore se quitter, et pour toujours, peut-être !

GEORGES.

Ah ! mon père, n'empoisonnez point la joye de ce moment heureux !

MAGDELAINE.

Georges, vous allez partir ?

GEORGES.

Non, Magdelaine, non pas encore.... Je n'en puis plus. Sortons, mon père, sortons, allons joindre ma mère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAGDELAINE, *seule.*

LE voilà revenu, et je ne suis pas contente! Il est là, et je m'échappe d'auprès de lui! Ces mots de M. Marcel me reviennent sans cesse : Il faudra encore se quitter, et pour toujours, peut-être. Je le regardois, je sentois que mes larmes étoient prêtes à couler ; mes larmes lui auroient fait de la peine, et je suis sortie.

SCÈNE II.

MAGDELAINE, LE BAILLI.

LE BAILLI, *du fond.*

BON ! la voilà seule.

MAGDELAINE.

C'est le Bailli, éloignons-nous.

LE BAILLI.

Magdelaine, j'ai à vous entretenir.

MAGDELAINE.

Ah! ciel! Monsieur, que me voulez-vous?

LE BAILLI.

Vous semblez toujours me fuir.

MAGDELAINE.

Non, Monsieur. (*à part.*) C'est un méchant, il faut le ménager.

LE BAILLI.

Pourquoi cet air sérieux quand je vous aborde?

MAGDELAINE.

Je n'ai pas sujet d'être gaie.

LE BAILLI.

J'entrevois même quelque chose dans votre air, qui annonce l'effroi ou la haine,

MAGDELAINE.

Je ne crains rien, Monsieur, et la haine est un sentiment que je n'ai jamais connu. Je plains ceux qui font de la peine aux autres, et j'adresse mes vœux au ciel, pour qu'il change leur cœur.

LE BAILLI.

Voilà un reproche indirect que vous me faites, belle Magdelaine, et je reconnois à ce langage, les impressions que Marcel et sa femme vous ont fait prendre de mon caractère.

MAGDELAINE.

Ce sont de pauvres gens, qui gémissent en silence de vos persécutions.

LE BAILLI.

De mes persécutions ! voilà leur langage. Je leur demande ce qu'ils me doivent légitimement.

MAGDELAINE.

Vous savez bien qu'ils sont dans l'impossibilité de vous satisfaire.

LE BAILLI.

Ce n'est pas ma faute.

MAGDELAINE.

Mais est-ce la leur?

LE BAILLI.

Vous vous intéressez beaucoup à eux.

MAGDELAINE.

Je leur dois tout; je suis orpheline; ils prennent soin de ma jeunesse.

LE BAILLI.

Ah! si vous vouliez; je connois quelqu'un qui se chargeroit de votre sort avec bien du plaisir.

MAGDELAINE.

Je n'ai besoin que de savoir mes bienfaiteurs heureux.

LE BAILLI.

Cela dépend de vous.

MAGDELAINE.

De moi ? Que faut-il faire ?

LE BAILLI.

Vous faites semblant de ne me pas entendre.

MAGDELAINE.

Non, Monsieur, je ne vous entends pas.

LE BAILLI.

Je vais m'expliquer plus clairement. Je suis riche, vous le savez.

MAGDELAINE.

Et vous êtes sans pitié pour les pauvres !

LE BAILLI.

Au contraire, en votre considération, je vais faire remettre à Marcel la quittance des trente écus qu'il me doit.

MAGDELAINE.

Seroit-il possible que leur sort vous eut attendri !

LE BAILLI.

Vous ne m'avez jamais rendu justice.

MAGDELAINE.

Ah ! que je vous aimerai, Monsieur le Bailli !

LE BAILLI.

C'est tout ce que je vous demande.

MAGDELAINE.

Je vais instruire Marcel de vos bonnes intentions à son égard.

LE BAILLI.

Un moment. J'exige à mon tour, de votre part, un petit acte de reconnoissance.

MAGDELAINE.

Et lequel?

LE BAILLI.

C'est que vous consentiez à devenir ma femme.

MAGDELAINE.

Votre femme?

LE BAILLI.

Vous ne vous attendiez pas à l'honneur que je prétends vous faire?

MAGDELAINE.

Non, Monsieur.

LE BAILLI.

Votre beauté, votre vertu, une façon de penser et de vous exprimer au-dessus de votre état, vous méritent la préférence que je vous accorde. Vous ferez des jalouses dans le village. On me blâmera peut-être de cette mésalliance; mais l'amour que vous m'avez inspiré, l'emporte sur toutes les considérations de convenance et de fortune.

MAGDELAINE.

Vous avez tort, Monsieur le Bailli; un homme de votre caractère ne doit rien se permettre, qui puisse lui attirer le blâme.

LE BAILLI.

J'ai long-tems combattu.

MAGDELAINE.

Faites Une bonne action, sans compromettre votre gloire.

LE BAILLI.

J'ai pris mon parti : depuis long-tems je suis au-dessus des propos. Vous acceptez, avec plaisir, ma proposition ?

MAGDELAINE.

Non, Monsieur.

LE BAILLI.

voilà qui est nouveau. Quand je prétends vous tirer de votre obscurité...

MAGDELAINE.

Elle me convient, Monsieur le Bailli, et je n'en sortirai jamais par une bassesse

LE BAILLI.

Quel langage !

MAGDELAINE.

Si j'acceptois votre main, l'intérêt seul me détermineroit.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! c'est votre dernier mot ?

MAGDELAINE.

Je dis toujours ce que je pense.

LE BAILLI.

Vous m'outragez ; je me vengerai de vos mépris.

MAGDELAINE.

Je n'ai point d'amour pour vous, Monsieur le Bailli ; ce n'est pas ma faute.

LE BAILLI.

Vous êtes une ingrate ; tremblez de mon ressentiment.

MAGDELAINE.

Seriez-vous assez méchant pour m'en vouloir de ma franchise ?

LE BAILLI.

Votre haine, votre petite vanité jouissent d'avoir vu un homme comme moi, s'abaisser à soupirer pour une petite paysanne.

MAGDELAINE.

Je vous estimerai ; cela dépend de vous.

LE BAILLI.

Eh ! qu'ai-je à faire de votre estime ? Vous apprendrez si l'on m'offense impunément. (*Il va pour sortir*)

MAGDELAINE.

Monsieur le Bailli !

LE BAILLI, *revenant.*

Vous y reviendrez ; il sera trop tard.

MAGDELAINE.

Ne le craignez pas.

LE BAILLI.

Ne vous imaginez pas vous targuer de mes offres; je vous démentirai d'abord.

MAGDELAINE.

Soyez tranquille.

LE BAILLI.

Et dites à Marcel de me payer aujourd'hui, aujourd'hui même. Vous avez été sans pitié pour moi, je serai sans pitié pour lui. Refuser un Bailli! ah! nous verrons, nous verrons,

---

SCÈNE III.

MAGDELAINE, *seule.*

IL sort furieux; il ne manque plus à mon malheur que d'aggraver celui de mes bons amis. Ah! les voilà! ne les affligeons pas par mon chagrin; ils ont assez du leur.

SCÈNE IV.

MAGDELAINE, GEORGES, GENEVIÈVE, MARCEL, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

Hé bien! Monsieur le Cadet, comment vous trouvez-vous à présent?

FLUET.

Je suis plus content à cette heure. Si pourtant on pouvoit avoir une tasse de bon caffé et un petit verre de liqueur, ça iroit encore mieux.

LA TERREUR.

Pauvre petit! du caffé et de la liqueur? Du rogome, morbleu, du rogome.

FLUET.

Oh! non, c'est trop fort pour moi.

LA TERREUR.

Eh bien! avalez un verre d'eau; c'est plus doux; ça fera descendre votre dîner.

GEORGES.

Vous nous avez quittés, Magdelaine?

MAGDELAINE.

J'avois quelque chose à faire.

LA TERREUR.

Ce n'est pas moi qui vous ai fait peur?

FLUET.

Ce n'est pas moi non plus, sûrement.

LA TERREUR.

Vous êtes trop gentil pour cela.

MAGDELAINE, *à part.*

J'ai un projet, il faut que je l'exécute.

GEORGES.

Que dites-vous, Magdelaine?

MAGDELAINE.

Il faut que j'aille à mon travail.

GEORGES.

Aujourd'hui?

MAGDELAINE.

Il le faut, Georges, absolument; je reviendrai de bonne heure.

FLUET, *à part.*

Elle est jolie comme tout.

GENEVIÈVE.

Tu sors sans embrasser ton ami?

GEORGES.

Magdelaine! (*Ils s'embrassent.*)

LA TERREUR.

Une jolie fille et un brave homme, c'est de quoi faire un bon ménage. (*Le chapeau*

à la main, il passe auprès de Magdelaine.) Mademoiselle, permettez que j'aye l'honneur de vous embrasser une fois en ma vie. Malgré mon air brusque et mes moustaches, il y a là un bon cœur.

MAGDELAINE.

Vous êtes l'ami de Georges?

LA TERREUR.

A la mort et à la vie. *(Il l'embrasse.)*

FLUET, *allant à Magdelaine.*

Et moi, Mademoiselle?

MAGDELAINE, *le repoussant de la main.*

Monsieur!

LA TERREUR, *le faisant pirouetter.*

Otez-vous donc de là. Vous êtes noble vous, il ne faut pas compromettre votre noblesse.

FLUET.

Qu'ils sont donc impolis!

MAGDELAINE.

Adieu Georges, adieu Monsieur, adieu Marcel. Embrassez-moi, ma mère.

FLUET.

Elle s'en va sans me regarder seulement.

SCÈNE V.

GEORGES, GENEVIÈVE, LE FOURRIER, LE CAPITAINE, MARCEL, LA TERREUR, FLUET.

LE FOURRIER.

COMBIEN êtes-vous ici?

GEORGES.

Trois.

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Avez-vous des plaintes à faire de vos hôtes?

MARCEL.

Oh! non, Monsieur, pourvu qu'ils n'en ayent pas à faire contre nous.

LE CAPITAINE, *à Georges.*

Etes-vous content de vos hôtes?

GEORGES.

Mon Capitaine, je suis chez mon père; c'est à mes camarades à répondre.

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Quoi! c'est votre fils?.... Vous devez être un honnête homme.

MARCEL.

Hélas ! Monsieur, ce titre est toute ma richesse.

LE CAPITAINE.

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

MARCEL.

Ah ! si ses supérieurs pouvoient en être aussi contents.

GENEVIÈVE.

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signal, et celui qui est soumis à ses parens, doit l'être aussi à ses supérieurs.

LE CAPITAINE.

Je puis vous le dire. Il est aimé de tout le Régiment. Ses Officiers l'estiment, ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant, est la plus grande récompense des pères, et la joie des pères est pour les enfans, l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. Je crois que votre situation n'est pas heureuse ; mais vous êtes riche dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vi-

vez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse, je vous le prédis.

GEORGES.

Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de manière qu'ils n'auront rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL.

Ah! Monsieur, quelles douces larmes vous me faites répandre!

GENEVIÈVE.

Je serois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monsieur le Capitaine?

LE CAPITAINE.

Ah! plût au ciel que j'en fusse le maître! quel plaisir j'aurois à rendre un bon fils à ses parens! je sens qu'il seroit d'un prix inestimable, pour vous aider dans vos travaux; mais, à la veille d'une campagne, le Roi conserve ses Soldats, et sur-tout, ceux qui ressemblent à Georges. Consolez-vous, bon vieillard, je l'avancerai; mon exemple doit lui servir d'encouragement. J'ai commencé comme lui. Je n'avois aucuns protecteurs,

mon zèle, mon exactitude à remplir mon devoir m'en ont fait. Je suis parvenu à un poste auquel je ne devois pas prétendre. Il ne flatte point ma vanité, il contente mon cœur. Une paye plus forte m'a mis en état de soulager mon père, qui, sans moi, peut-être, seroit bien malheureux. Je ne partage point les plaisirs de mes Camarades; mes moyens ne me le permettent pas; mais j'en ai d'autres bien au-dessus des leurs. On croit que je me prive de tout, lorsque mon ame goûte la jouissance la plus pure. Georges, vous ferez comme moi, vous parviendrez. Votre respect filial m'intéresse plus que je ne puis vous le dire. Je me ferai gloire de vous aider de mes conseils, et de contribuer à votre avancement; et si vous réussissez, si vous pouvez, un jour, être utile à vôtre famille, lui procurer des jours heureux, vous sentirez qu'il n'est point de joie au monde, qui vaille un semblable plaisir.

GEORGES.

Ah? mon Capitaine, comment vous témoigner ma reconnoissance?

LE CAPITAINE.

Attendez que vous m'en deviez. J'ose espérer que je ne vous serai pas inutile. Adieu, bonnes gens; je continue ma visite. Je reviendrai vous voir avant de partir. Vous me rappelez mes bons parens. Je viendrai vous

faire mes adieux, vous embrasser: je me croirai encore un instant au sein de ma famille.

SCÈNE VI.

GEORGES, GENEVIÈVE, MARCEL, LE FOURRIER, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

AH! vive, vive notre Capitaine!

MARCEL.

Quel brave homme!

LE FOURRIER.

A çà, Monsieur le Cadet, prenez vos armes. Ne vous appercevez-vous pas que je vous attends?

FLUET.

Et pourquoi faire?

LE FOURRIER.

Pour vour mettre en faction.

FLUET.

Est-ce que c'est mon tour?

LE FOURRIER.

Hé, parbleu! plaignez-vous! c'est la première fois!

LA TERREUR.

Voilà votre fusil.

FLUET.

Quel tems fait-il ?

LE FOURRIER.

Le plus joli vent du monde, bien froid et bien sec.

FLUET.

Et serai-je long-tems là en faction, Monsieur ?

LE FOURRIER.

Deux petites heures de soixante minutes chacune.

FLUET.

Ah ! mon Dieu ! cela commence bien à me dégoûter du service.

LE FOURRIER, *du ton de commandement.*

Garde... à vous. Portez... vos armes. L'arme... au bras. En avant... Pas de manœuvre... Marche...

FLUET.

Comment, Monsieur, marche ? à qui croyez-vous donc parler ? est-ce que vous ne pourriez pas dire, marchez, Monsieur ?

LE FOURRIER, *d'un ton railleur*

Allons, Monsieur, marchez, s'il vous plait.

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, MARCEL, THOMAS, GEORGES, LA TERREUR.

MARCEL.

VOILA ton oncle Thomas.

GEORGES.

Eh! bon jour, mon oncle.

THOMAS.

Te voilà, mon bon neveu? Que j'ai de joie de te revoir! il y a plus d'une heure que je sais que tu es arrivé; mais je terminois une petite affaire, et je n'ai pu venir plutôt. Tu m'excuses bien, mon garçon?

GEORGES.

Ah! mon oncle, je ne doute pas de votre amitié; je connois votre bon cœur.

THOMAS.

C'est tout ce qui me reste, et ma gaieté, que ce chien de Bailli n'a pu m'enlever. Ton père et ta pauvre mère pleurent et se désolent; je les console de mon mieux. Le Bailli m'a chassé de ma ferme; hé bien! je n'aurai plus l'embarras de la faire valoir. Ton père n'a plus le moyen de payer un valet; je suis

plus jeune que lui, je lui en servirai. J'ai de bon bras encore, et il n'aura pas de gages à payer.

GEORGES.

Ah! mon oncle, vous êtes toujours le même!

MARCEL.

Quoi! mon frère, tu veux t'associer à ma misère?

THOMAS.

En la partageant, nous la supporterons. Écoute, Marcel, il faut laisser pleurer les femmes, et le métier des hommes est de se roidir contre le malheur. Se chagriner ne mène à rien. Avec du courage et de la patience, on vient à bout de bien des choses.

LA TERREUR.

Vous m'avez l'air d'un luron, papa; voilà comme il faut être dans le monde. Il y a du remède à tout; et comme dit le proverbe: cent écus de chagrin ne payent pas un sou de dettes.

THOMAS.

Voilà ce que je répète tous les jours. J'ai cinq à six vieux *dictum*, qui font toute ma morale; ils me consolent, et puisque nous sommes sur ce chapitre, en voilà encore un qui revient à mon dire: le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

GENEVIÈVE.

Si l'on pouvoit payer le Bailli avec des *rebus*, cela seroit excellent.

THOMAS.

On peut quelquefois lui river son clou, et le faire rougir.

MARCEL.

Il en a perdu l'habitude, il est insnesible à tout. Il ne connoît que l'argent.

THOMAS.

Hé bien! morgué, on lui en donnera.

MARCEL.

Où le prendre?

THOMAS.

Écoute, je viens de finir mes affaires avec lui. Il a fait vendre mes petits meubles, mes instrumens de labourage; il y a eu de quoi le payer, et nous voilà contens tous les deux.

GEORGES.

Il a eu la barbarie de vous chasser de votre chaumière?

THOMAS.

Ah! mon Dieu, il s'est baillé ce petit plaisir-là. Mais, après mes parens, j'ai sauvé de la bagarre la meilleure amie que j'eusse.

MARCEL.

Quelle amie? que veux-tu dire?

THOMAS.

THOMAS.

Eh ! pardi, Cateau, notre vache. J'ai embrassé cette pauvre bête pour la dernière fois, et je lui ai dit : Cateau, il faut me rendre encore un service : qui ne dit mot consent ; et, sur le coup, je l'ai conduite chez le gros Pierre, qui en avoit envie. Il m'en a donné quinze écus, les voilà, je te les porte, mon frère, et avec cela nous appaiserons cet enragé de Bailli.

GEORGES.

Ah ! mon oncle, quelle reconnoissance !

THOMAS.

Fi donc ! ne vas-tu pas me louer de cela ? ne faut-il pas aider son frère ?

LA TERREUR.

Il a raison.

THOMAS.

Je n'ai qu'un regret, c'est que gros Pierre n'a pas voulu me payer ma Cateau ce qu'elle valoit ; car c'étoit une bête excellente pour le travail et pour le caractère.

LA TERREUR.

Voilà comme sont la plûpart des riches, ils profitent encore des besoins du pauvre.

THOMAS.

Eh ! mon cher Monsieur, ils font leur métier. Sans cette manigance-là pourroient-ils devenir si cossus ? mais ne leur portons

pas envie; ils ont toujours peur de perdre, ou de ne pas assez gagner. Ils ne sont jamais tranquilles, et nous autres, pauvres gens, nous avons l'ame en repos; et quand, au bout du fossé, il faut faire la culbute, ils rechignent au dernier pas, et nous le franchissons, nous autres, sans crainte et sans remords.

GENEVIÈVE.

Ah! voilà le Bailli. Sa présence me fait toujours mal.

SCÈNE VIII.

THOMAS, GENEVIÈVE, MARCEL, LE BAILLI, GEORGES, LA TERREUR.

LE BAILLI.

HÉ bien! Marcel, c'est aujourd'hui le dernier jour de grace. Songez à me payer, ou la maison est vendue. J'ai trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher Monsieur, je ne puis en payer que la moitié; encore, sans mon frère qui a achevé de se dépouiller pour moi, cela m'eût été impossible. Ayez la bonté d'at-

tendre, pour le reste, jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aye satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience ; si ce n'est pas pour moi ; que ce soit en considération de mon fils. Il sert son Prince, et il ne peut m'ajder dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne sera plus Soldat. Considerez que cela crie vengeance au Ciel, de profiter de la misère des pauvres gens, pour achever leur ruine.

LE BAILLI.

Ce n'est pas la faute de Monseigneur, si vous êtes misérables.

MARCEL.

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre? Est-ce pour avoir été paresseux, ou dérangés? Qui peut se défendre de la rigueur du tems? S'il y avoit de la négligence de notre part, je n'oserois dire un seul mot ; mais un homme malheureux ne mérite-t-il donc aucune pitié?

LE BAILLI.

Bon! voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, plus vous demandez. N'y a-t-il pas un an que vous êtes débiteurs de Monsieur le Comte? Voulez-vous qu'il vous remette votre dette? Est-il obligé de vous faire des présens?

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le satisfaire. Recevez toujours un à compte. Exposez à Monseigneur le tableau de notre infortune, et vous attendrirez son cœur.

LE BAILLI.

Il est las d'attendre. Il faut que j'aye toute la somme, ou je vous fais déguerpir.

GEORGES.

Un peu de commisération, Monsieur le Bailli; je vous en conjure. Pensez que, d'une parole, vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans le monde, ce n'est pas une petite chose que de réduire un honnête homme au dernier terme de la misère.

LE BAILLI.

Monsieur le Soldat, occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire. Au reste, tous ces discours sont inutiles. Il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur.

GEORGES.

Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paye pour faire prospérer ses affaires, et, en cela, vous

ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens, pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruit, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance, et il est de son devoir, au contraire, de soutenir les pauvres paysans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situntion, et Monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après les loix de l'honneur et de l'humanité.

LE BAILLI.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils, je vous en préviens.

GEORGES.

Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

GEORGES.

C'est vous qui en avez besoin, et non pas moi.

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte?

LA TERREUR.

Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est Soldat, vous osez, en sa présence, outrager son père, et il se tairoit ! Il n'auroit donc pas de sang dans les veines ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre espèce ? Il vous a parlé d'abord avec douceur, vous avez fait la sourde oreille, il n'a donc plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI.

C'en est trop ! (*à Marcel, furieux*) voulez-vous me payer ou non ? je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL.

Hélas ! cela m'est impossible.

LE BAILLI.

Vous entendrez parler de moi. (*il veut sortir*)

GEORGES, *le retenant.*

Faites y attention, encore une fois ; il vous en coûteroit cher. Les jours de l'injustice et de la tyrannie sont passés. Je puis donner un placet au Roi ; je lui peindrai la situation de mon père et votre dureté. Il accueille tous les malheureux qui l'implorent, il les protège, il les soulage, et son cœur généreux déteste les méchans.

LE BAILLI.

Vous me connoissez bien pour m'effrayer de vos menaces. Ah ! bien, oui, le Roi s'amusera bien à écouter un homme comme vous !

GEORGES.

Et pourquoi non ? Il sait qu'il est homme avant que d'être Roi ; que dis-je ! il est le plus honnête homme de son royaume ; et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'écouteroit le premier.

LE BAILLI.

Il vous sied bien, vraiment, d'oser me comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGES, *lui donnant un soufflet.*

Vous avez dit cela à un soldat et non à un paysan. Sors d'ici, sors te dis-je ; j'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire ; il falloit commencer par où j'ai fini.

LE BAILLI.

O vengeance ! tu sauras bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE IX.

THOMAS, GENEVIÈVE, MARCEL, GEORGES, LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

MON fils! mon cher fils! qu'as-tu fait?

GEORGES.

C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom de drôle. Serois-je un Soldat si je l'avois souffert?

LA TERREUR.

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet-là, tu allois en recevoir un de ma main.

THOMAS.

Mais ce soufflet-là, quoiqu'il ne pût pas tomber sur un visage qui en fût plus digne, ne va pas arranger nos affaires.

LA TERREUR.

Bah! ce n'est pas le premier Bailli souffleté par des Soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un Soldat ne peut voir un fripon, sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIÈVE.

Peut-être, à la fin, il se fût laissé attendrir.

GEORGES.

Non, ma mère, non jamais!

GENEVIÈVE.

Je conserve une espérance de le fléchir. Il a toujours vu Magdelaine de bon œil, je vais la chercher; ses larmes l'attendriront peut-être.

GEORGES.

Vous voulez qu'elle s'avilisse jusqu'à le supplier?

GENEVIÈVE.

C'est notre dernière ressource, il faut bien s'y résoudre.

GEORGES.

Allez; mais c'est vainement.

LA TERREUR.

Je la suis. Il n'osera pas, au moins, l'insulter en ma présence.

SCÈNE X.

THOMAS, GEORGES.

THOMAS.

AH! bien, oui; l'attendrir! il sera enchanté d'avoir reçu ce soufflet, pour avoir un prètexte d'ètre méchant tout à son aise.

GEORGES.

O Dieu! n'aurois-je fait qu'aggraver le sort de mes parens? Si je pouvois, au prix de tout mon sang, les secourir!

THOMAS.

C'est de l'argent qu'il leur faudroit, et tu n'en a pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit qu'à eux, cependant, d'en avoir la semaine dernière; mais il n'ont pas voulu, et ils ont bien fait.

GEORGES.

Eh! comment donc, mon oncle?

THOMAS.

Ils trouvèrent un déserteur endormi dans le bois, ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient cependant gagné vingt écus à l'aller dénoncer.

GEORGES.

Que dites-vous?

THOMAS.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux, et il gagna la récompense.

GEORGES, *les premiers mots à part.*

Quel jour m'éclaire ! Mon oncle, voulez-vous sauver mon père ?

THOMAS.

Si je le veux ! peux-tu le demander ?

GEORGES.

Avez-vous du courage ?

THOMAS.

Oui, mon ami, quand il faut secourir les malheureux. Que ne ferois-je pas pour mon frère ? Je braverois la douleur, la mort même.

GEORGES.

Vous me dictez mon devoir.

THOMAS.

Quel est ton projet?

GEORGES.

Personne, dans l'univers, n'aura à s'en plaindre.

THOMAS.

S'il est ainsi, parle.

GEORGES.

Je puis compter sur vous?

THOMAS.

Je te le jure.

GEORGES.

Il faut que ce soit un secret entre nous deux. Mon père peut revenir; allez m'attendre au bout du jardin.

THOMAS.

Rien ne me sera difficile pour secourir mon frère.

SCÈNE XI.

GEORGES, *seul.*

Oui, mon parti est pris. Je manque à l'appel ce soir; je suis tenu pour déserteur; mon oncle ignore nos loix, je lui persuaderai que je pourrai facilement obtenir ma grace; il ne résistera point à mes prières, à mes larmes. Allons!... Ah! Georges, Que vas-tu faire? tu perds l'estime de tes chefs, ta réputation.... Ah! malheureux, tu réfléchis, tu balances un moment entre de vaines considérations et le danger de ton père? Tu as hazardé cent fois ta vie sur le champ de bataille pour ton Prince et ta Patrie, et tu ne braverois pas un instant de douleur, pour conserver la vie aux auteurs de tes jours? Cette idée éleve mon ame, mes craintes disparoissent, et l'amour filial doit l'emporter sur tout.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, FLUET.

LE GEOLIER, *du fond.*

ALLONS, avancez donc.

FLUET.

Ah ! mon Dieu ! Est-il possible d'être traité comme cela ? Une campagne qui commence joliment pour moi. Je marche à pied tout un jour, la pluye sur le corps ; on me loge chez des paysans que je régale ; on me met en faction, la bise au nez ; et puis on me campe en prison pour ma récompense.

LE GEOLIER.

Et pourquoi, au lieu d'ête attentif à votre poste, vous amusez-vous à jaser avec les jeunes filles du village ?

FLUET.

Je n'ai jasé qu'avec une, et un petit moment encore. Je m'ennuyois à croquer le marmot tout seul, et voilà que, dans ce même moment, une patrouille passe derrière moi, et, par ce que je n'ai pas crié

qui vive, on me punit. Est-ce que j'ai des yeux derrière la tête donc?

LE GEOLIER.

Vous ne resterez ici que jusqu'au départ du régiment.

FLUET.

Encore deux jours? que je vais m'ennuyer! Vous n'êtes pas amusant, vous; vous ne savez que boire et fumer, et moi, je n'aime pas le vin, et je crains l'odeur du tabac, moi.

LE GEOLIER.

Ah! bien, oui, j'irai m'en priver, pour vous faire plaisir. Soyez sage, une autre fois, on ne vous mettra pas en prison. Ce n'est pas vous que je plains, c'est ce pauvre Georges.

FLUET.

C'est différent. C'est un mauvais sujet; il a déserté.

LE GEOLIER,

Gardez-vous de le juger si légèrement. Il y a, dans sa conduite, quelque chose que ni vous, ni moi ne pouvons deviner. C'est le meilleur Soldat de son régiment, tous ses camarades le plaignent.

FLUET.

Je ne déserterai jamais, moi; j'ai trop peur pour cela. Dame, c'est qu'on ne badine pas sur cet article. A la bonne heure, je m'en irai.

LE GEOLIER.

Vous vous en irez?

FLUET.

Oui, quand on voudra me le permettre.

LE GEOLIER.

Et l'on ne fera pas une grande perte.

SCÈNE II.

LE GEOLIER, LA TERREUR, FLUET.

FLUET.

Est-ce que vous êtes en prison aussi, la Terreur?

LA TERREUR.

Plût au ciel que j'y fusse, et pour la vie, et que ce triste événement ne fût pas arrivé!

LE GEOLIER.

Hé bien! ce pauvre georges?

LA TERREUR.

Il vient de passer au conseil de guerre. Il est condamné. Tous les grenadiers, en pleurs, ont été demander sa grace au Colonel. C'est avec chagrin qu'il la refusée; près de l'ennemi, il a été forcé d'être inexorable.

LE GEOLIER.

Quelle sera sa punition?

LA TERREUR.

Six tours par trois-cents hommes. Je suis commandé. Quel ordre! Ah! Georges! que cette main se sèche, plutôt que de contribuer à ta peine! Il va rentrer en prison pour une demi-heure. Je le devance, pour le consoler et l'affermir. Le voici. Je me sens là un poids qui m'oppresse.

SCÈNE III.

GEORGES, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR, *l'embrassant.*

O mon ami! que je te plains!

GEORGES.

Ne pleure pas, camarade, je suis moins à plaindre que tu ne penses.

LA TERREUR.

Mais, dis-moi: quelle folie t'a passé par la tête?

FLUET.

Oh! oui, c'est une folie.

GEORGES.

GEORGES.

J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon sein.

SCÈNE IV.

THOMAS, GEORGES, LA TERREUR, FLUET.

THOMAS.

EH bien! mon neveu, te voilà condamné! nul espoir de grace! est-ce là ce que tu m'avois promis? ah! Georges, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Laissez-le, bon homme, laissez-le. Il a commis une grande faute; mais que voulez-vous? un homme n'est pas toujours le même.

THOMAS.

Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien ni à lui, ni à moi.

GEORGES.

Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS.

Tout est perdu.

GEORGES, *étonné.*

Comment? (*aux Soldats*) Éloignez vous un peu, mes amis, permettez que je lui dise un mot en particulier. Hé bien! mon oncle, expliquez-vous.

THOMAS.

Ton père ne veut plus me voir, pour t'avoir dénoncé et en avoir reçu l'argent. J'ai eu beau lui dire que je ne t'avois pas reconnu, sa colère est la même: il a rejeté avec horreur la somme que je lui offrois. L'accepter! s'est-il écrié en sanglotant, plutôt mourir: tu n'es plus mon frère, a-t-il ajouté, je ne vois plus en toi qu'un barbare et le bourreau de mon fils.... Ah! Georges, qu'avons-nous fait? l'honneur étoit le seul trésor de notre famille, et nous le perdons pour toujours. Tu vas subir un châtiment cruel; auquel tu ne survivras pas, peut-être, et moi, je vais être méprisé, rejeté de tout le monde, sans même oser m'en plaindre.

GEORGES.

Mon oncle, n'augmentez pas ma peine. Le châtiment que je vais subir, ne déshonore pas. J'aurai la force de le supporter. Eh! qu'est cette douleur d'un moment, auprès des tourmens sans fin, que m'auroit causés la situation déplorable de mon père? Il faut le sauver; il faut, sur-tout, me garder mon secret; s'il transpiroit, on vous forceroit à

rendre la somme, et mon malheur seroit alors sans remède.

THOMAS.

Ton père est inexorable.

GEORGES.

Hé bien! il faudra aller trouver le Bailli, et le payer à l'insçu de mon père; mais il faudroit empêcher, sur-tout, que ni lui, ni ma mère ne me vissent avant le moment fatal; leur douleur m'attendriroit trop, j'ai besoin de courage.... Ah! Dieu! les voici.... Magdelaine les accompagne.

SCÈNE V.

THOMAS, MAGDELAINE, MARCEL, GEORGES, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

GENEVIÈVE.

OU est-il? Messieurs, où est-il? je veux voir mon fils.

LA TERREUR.

Passez, bonne mère, passez.

GENEVIÈVE.

A! mon cher fils, qu'as-tu fait? Comment as-tu pu nous donner cette douleur? Moi

qui me réjouissois tant de te voir, tu me portes le coup de la mort.

MARCEL.

Te voilà, malheureux! toute la joye que tu m'avois donnée, tu la changes en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens; tu en fais la honte aujourd'hui.

MAGDELAINE.

Monsieur Marcel, ne l'accablez point. Je suis sûre qu'il n'est point coupable. Peut-être cherchoit-il quelque moyen de vous secourir, lorsqu'on l'a arrêté. N'est-il pas vrai, Georges, que vous n'êtes pas coupable?

GEORGES.

Ma tête n'y étoit plus; le désespoir m'a égaré. Je ne pouvois soutenir le tableau de l'infortune de mon père.

THOMAS, *àpart.*

Ah! si j'osois parler.

MAGDELAINE.

Ah! malheureux, qu'avez-vous fait? Je sauvais votre père.

GEORGES.

Comment?

MAGDELAINE.

J'avois été trouver la personne chez qui je travaille, j'avois vaincu ma timidité, j'en avois obtenu une avance sur mon salaire, et nos maux étoient réparés.

GEORGES.

Ah ! Magdelaine !

MARCEL.

Voilà le seul secours que je puisse accepter sans rougir : (*à Thomas*) et toi, garde ton argent et ta honte.

THOMAS.

Mon neveu, tu entends ce qu'on me dit?

MAGDELAINE.

Parlez, Monsieur Thomas, parlez, un mot peut le sauver.

GEORGES.

Mon oncle n'est point coupable ; je le suis seul. J'ai commis une faute que la Loi ne peut excuser. Rien ne peut m'arracher au châtiment que je mérite.

LA TERREUR.

Voici notre Capitaine.

SCÈNE VI.

THOMAS, MAGDELAINE, MARCEL, GEORGES, LE CAPITAINE, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

MARCEL.

AH! Monsieur, n'avez-vous pas du regret des éloges que vous avez donnés tantôt à mon coupable fils?

LE CAPITAINE.

Il avoit mérité ce que je lui disois de flateur. Son aventure m'étonne et me consterne. Mais, dis-moi: qui t'a porté à cette action? Ouvre-moi ton cœur; quoiqu'il en soit, si je ne puis faire révoquer l'arrêt qui te condamne, je puis au moins en faire modérer la rigueur, te conserver ton grade et la place que tu occupois dans l'estime de tes Supérieurs.

THOMAS, *à part.*

Je grille de parler.

GEORGES.

Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous en conjure; je chercherai

à m'en rendre plus digne; j'employerai le reste de ma vie à faire oublier ma faute.

LE CAPITAINE.

A condition que tu me dises la vérité; car, que tu ayes déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni personne, nous ne pourrons le croire.

GEORGES.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon Capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; et la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre: j'en étois si troublé, que j'ai perdu toutes réflexions; et puis, la situation déplorable de mon père achevoit d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE.

Que signifioient donc ces mots, o mon père! mon père! qui te sont échapés au moment de ta condamnation?

THOMAS, *à part.*

Je parle.

GEORGES.

Je pensois à la peine qu'alloit ressentir mon bon et tendre père.

LE CAPITAINE.

Georges, ne cherche point à m'en imposer: cette désertion a une autre cause que ta querelle...... Je suis offensé de ta

dissimulation, et je sens que, dès ce moment, tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai que c'est pour ton père?

GEORGES.

Que dites-vous, mon Capitaine? ah! gardez-vous de croire....

THOMAS, *à part.*

J'éclate.

MAGDELAINE.

Georges, avouez la vérité.

GEORGES.

Laissez-moi, laissez-moi mon secret.

LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage; tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes.

THOMAS, *allant au Capitaine.*

Quoiqu'il puisse en arriver, il faut que je parle.

GEORGES, *retenant Thomas.*

Mon oncle, je vous en supplie.

THOMAS.

Laisse-moi, laisse-moi, je dirai tout. Eh bien! oui, Monsieur, c'est à cause de son père qu'il a déserté. C'étoit pour recevoir la misérable somme de vingt écus, qu'il m'a forcé par ses prières et par ses larmes,

au personnage odieux de délateur. Mon frère m'a repoussé avec indignation. Jamais, non, jamais je ne me pardonnerai d'être la cause du malheur de mon neveu.

LE CAPITAINE.

O Dieu! qu'ai-je appris!

MARCEL.

Quoi, mon fils, voilà ce que tu faisois pour moi?

MAGDELAINE.

Ah! mon cœur me disoit bien qu'il étoit innocent!

LE CAPITAINE.

Oh! mon ami! quelle tendresse, et quelle générosité! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. La loi ne juge point le motif; elle ne voit que le délit, et je pressens avec douleur que le jugement n'en sera pas moins exécuté.

LA TERREUR.

Mon Capitaine, je connois la sévérité des ordonnances: Georges sera puni; mais accordez-moi une grace.

LE CAPITAINE.

Qu'exiges-tu?

LA TERREUR.

Faites retarder jusques à l'entrée de la nuit. Dans l'obscurité, je prendrai la place

de Georges. Je n'ai pas ici un père, une mère, une maîtresse pour me plaindre; je suis plus vigoureux que Georges. Le plaisir de sauver mon ami l'emportera sur la douleur; je ne souffrirai pas.

LE CAPITAINE.

La Terreur, je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire. Rien ne m'étonne de votre part : je le sais, vous êtes un brave homme; mais je conserve un rayon d'espérance : le Roi peut faire grace. Il doit venir au camp; si je puis percer jusqu'à lui..... je lui dirai..... Sire.... Mais les momens sont précieux : je vole où l'honneur et l'humanité m'appellent.

SCÈNE VII.

THOMAS, MAGDELAINE, MARCEL, GEORGES, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

CAMARADE, j'avois de l'amitié pour toi, c'est à présent du respect que je sens. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi.

GEORGES.

Et d'ami comme la Terreur.

FLUET.

Tout de bon? est-ce que vous iriez à sa place?

GEORGES.

Croyez-vous, jeune homme, que je le souffrirois?

FLUET.

Si ça l'amuse?

LA TERREUR.

Plût au Ciel qu'on voulut Consentir à cet échange!... Ne me refuse pas, mon ami, c'est les larmes aux yeux que je t'en supplie.

FLUET.

Comment! vous pleurez la Terreur, et vous êtes Soldat?

LA TERREUR.

Eh! pourquoi donc un Soldat ne pleureroit-il pas? Les larmes ne sont pas déshonorantes quand elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir ni trembler devant l'ennemi; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

MARCEL.

Mon fils pardonne-moi, si je t'ai offensé.

GEORGES.

Mon père, pardonnez, à votre tour, à mon oncle.

THOMAS.

Si tu savois tout ce que j'ai souffert!

MARCEL.

Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je puis bien prendre sur moi de mettre ma main dans un brasier; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté; et mon sang se glace, lorsque je pense au sort qui attend mon malheureux fils. Cependant je ne veux pas te haïr.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI.

LE BAILLI.

AVEC votre permission.

LE GEOLIER.

Que voulez-vous?

LE BAILLI.

Je suis le Bailli du château; je veux voir ce qui se passe ici. (*à Marcel*) Ah! ah! vous êtes venus voir votre fils, c'est fort tendre de votre part. Hé bien! qu'en pensez-vous? le Régiment s'assemble sur la place; ça ne sera pas long. On attendoit le Roi; mais il ne viendra que quand ça sera fini.

MAGDELAINE.

Ah! je me meurs.

LE BAILLI.

Vous vous imaginiez que, par ce qu'il étoit Soldat, il pouvoit se jouer de tout le monde.... Monsieur le Militaire, on paye chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR.

Allez-vous-en, Monsieur, ou nous reprendrons la conversation au point où Georges l'a laissée.

LE BAILLI.

Je suis dans le château de Monseigneur; je pense que personne ne peut m'empêcher d'y faire l'inspection.

LA TERREUR.

Faites-y l'inspection; mais ne venez pas insulter au malheur de mon ami. Sortez, ou je vous montrerai le chemin.

GEORGES.

Un moment, camarade. Mon père, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

MARCEL.

Donne, Magdelaine. (*donnant l'argent au Bailli*) Tenez, Monsieur, vous n'aurez

pas la peine de nous chasser de notre chaumière.

LA TERREUR.

Hé bien! cela fait-il votre compte?

LE BAILLI.

(*à part*) Que trop, morbleu ! (*haut*) Oui, cela fait bien la somme ; mais d'où diantre avez-vous eu cet argent?

LA TERREUR.

Que vous importe? vous êtes payé.

THOMAS.

On n'a pas de compte à vous rendre.

LE BAILLI.

Et là, là! comme ils sont fiers!

MARCEL.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté humainement envers nous. Malgré votre méchanceté, nous ne vous haïssons pas ; nous vous méprisons.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites, vous êtes encore sous ma jurisdiction.

GEORGES.

Point d'injures, Monsieur, mon père ne les souffriroit pas ; il sait à qui porter ses plaintes.

LE BAILLI.

De quel ton osez-vous me parler ? Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

LA TERREUR, *le prenant par le bras.*

Encore un mot, et je te traite comme tu le mérites. Allons, sors. (*Il le pousse rudement à la porte.*)

SCÈNE IX et dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE FOURRIER.

LE COLONEL, *du fond.*

QUE signifie tout ce vacarme?

LA TERREUR.

C'est le Bailli qui vient accabler d'outrages ces honnêtes paysans.

LE COLONEL, *au Bailli.*

Êtes-vous ce méchant homme? (*Le Bailli veut sortir*) Un moment : empêchez qu'il ne sorte ; j'ai deux mots à lui dire. (*Au Capitaine, en regardant Marcel et Thomas*) Lequel des deux est le père ?

LE CAPITAINE, *montrant Marcel.*

Le voici.

LE COLONEL.

Je vous félicite, mon ami, vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. *(à Georges)* Permettez que je vous souhaite toute sorte de prospérité, Monsieur; vous êtes mon égal, que dis-je? je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Prenant une épée que porte le Fourrier*) Vous êtes Capitaine. Le Roi qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le Régiment entier a rendus de vous. Recevez de sa part ce bon sur la caisse militaire, pour servir de dot à votre belle maitresse. Vous serez admis ce soir même, à faire votre cour à sa Majesté, (*Georges veut lui baiser la main*) Que faites-vous, Monsieur? Non, embrassez-moi plutôt.

LE CAPITAINE.

Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

MARCEL et GENEVIÈVE.

Ah! Monseigneur!

THOMAS.

Le Ciel seul peut vous récompenser.

LE COLONEL.

Ce n'est pas à moi, mes enfans, c'est

au

au Roi, c'est à ce bon fils à qui vous devez tout.

GEORGES, *après avoir embrassé son père, veut aller à sa mère*

Je vous demande pardon, mon Colonel.

LE COLONEL.

Que dites-vous, Monsieur; ah! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature; vous en remplissez si héroïquement tous les devoirs!

THOMAS.

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un Capitaine? car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*au Bailli*) Je crois à présent, Monsieur le Bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection?

LE COLONEL, *après avoir regardé Fluet, se tourne vers le Bailli.*

Tout le monde est libre, excepté lui.

FLUET.

Ah! vivat!

LE COLONEL.

Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir; et malheur à vous si vous êtes coupable!

GEORGES.

Mon Colonel, il pourroit me reprocher

d'être l'auteur de sa perte, accordez-lui sa grace; je vous en supplie.

LE COLONEL.

Ce trait ajoute à votre éloge. Je ne puis rien en sa faveur; mes ordres sont précis. Le Roi aime trop son Peuple, pour pardonner si vite aux lâches qui l'oppriment.

LA TERREUR, *à Georges.*

Monsieur le Capitaine....

GEORGES.

Appelle-moi toujours ton ami; je veux toujours l'être.

LE COLONEL.

Venez; le Régiment vous attend sous les armes : je vous conduirai ensuite aux pieds de notre généreux Monarque.

LA TERREUR.

Puisse-t-il connoître toutes les bonnes actions, pour avoir le plaisir de les récompenser. Ah! vive, vive à jamais notre bon Roi.

FIN.